

Bashung et Daho: deux pyromanes en Gruyère

JEAN-PHILIPPE BERNARD

Si personne n'est mort d'ennui en écoutant la radio durant le premier septennat de François Mitterrand, c'est grâce à Alain Bashung et Etienne Daho. Aux confins du blues et du rock pour le premier, depuis les rivages fastueux de la pop éternelle pour le second, ils ont organisé la résistance contre la musak infâme qui déferlait sur les ondes puis dans les bacs à disques. Grâce à la pertinence louable des Francomanais de Bulle, le public fribourgeois a eu l'opportunité ce week-end de voir et d'entendre ces deux monstres sacrés francophones à 24 heures d'intervalle.

Eblouissant de puissance, Daho atomise les titres phares de son dernier album

Aujourd'hui, alors que le théâtre de rêve vient de refermer ses portes pour deux années encore, on reste avec ces deux nuits de fièvre dont les images défilent en boucle sur l'écran large de la mémoire. Il suffit de fermer les yeux pour que le miracle opère...

Vendredi soir donc: la nuit est tombée depuis quelques dizaines de minutes lorsqu'Alain Bashung glisse: «Je suis très heureux de vous retrouver.» Le rocker chapeauté pour masquer en partie sa lutte contre une sale maladie est plus magnétique que jamais: la majesté de son style vestimentaire, à mi-chemin entre Johnny Cash et Van Morrison, ne saurait à elle seule expliquer sa présence unique.

Superbement en voix aussi, comme l'atteste «Comme un lego», imposante procession folk blues concoctée par Gérard Manset qui irradie tel un diamant noir sur le récent «Bleu Pétrol». Epaulé par une formation sobre capable de soudaines et sauvages accélérations, Bashung ne perd pas de temps à dévoiler l'essentiel.

Ce soir, dans la lumière orange qui baigne l'Espace Gruyère, il va sans peine effacer des mémoires le concert impeccable donné quatre ans plus tôt dans le cadre intime de l'Hôtel-de-Ville. Une relecture abrasive «destroy» de «Volontaire», extrait de l'album «Play Blessures», torpille le doute avant qu'il ne s'installe. Les

titres immenses, anciens ou récents, défilent («Samuel Hall», «What's In A Bird», «Hier à Sousse», «Je t'ai manqué», «Résidents de la République», «Je tuerai la pianiste») comme à la parade sonique avant que le crooner déchaîné n'escalade par sa face la plus abrupte «River Deep Mountain High», perle spectorienne popularisée par Ike & Tina Turner...

«N'essaye pas de m'éteindre, je m'incendie volontaire»: de cet avertissement, Etienne Daho a fait son mot d'ordre. Doux rêveur en apparence, le garçon est un fauve hypersexué qui ravage tout sur son passage. Samedi soir, dans l'étuve de la salle CO2, l'astre solaire de la francophonie déboule sur une version instrumentale raccourcie de «Cet air étrange» avant de «posséder» énergiquement l'explicite

«Jungle Pulse». Avec lui: un combo «classieux» à l'extrême où s'illustrent des guitaristes affamés, un batteur impitoyable, trois joueuses de cordes en apesanteur et surtout Macello Guiliani, talentueux bassiste lausannois, fidèle lieutenant d'Erik Truffaz et récent producteur inspiré du «Knock On Wood» des Young Gods.

Avec de tels atouts, le maître de cérémonie a toutes les facilités pour réussir une fête totale dédiée aux sens, aux sentiments, au corps aussi et surtout. Eblouissant de puissance et de générosité, racé comme Gregory Peck dans «La femme modèle» de Vincente Minelli, il atomise les titres phares de son dernier album «L'invitation», s'aventure sans peur dans les contrées tropicales d'«Eden» (versions définitives de «L'enfer enfin» et du «Rendez-vous au jardin des plaisirs»), perfore le dance floor avec ce cocktail de pop érotique et de soul mutante à faire passer Al Green et Marvin Gaye pour des chanteurs de chez Disney.

La salle, en heureuse perte de contenance, se tord et se déhanche, scande les «hey hey hey» de «Cet air étrange» et frissonne lorsqu'Etienne le magnifique ralentit la machine infernale pour dire, l'âme au bord des lèvres, ses plus beaux textes («Ouverture», «L'adorer», «Cap Falcon»). Ce «Brasier»-là jamais ne s'éteindra... !